Auguste COMTE (1848)

Discours sur l'ensemble du positivisme

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: http://pages.infinit.net/sociojmt

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.uquebec.ca/index.htm

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Auguste COMTE (1798-1857)

Discours sur l'ensemble du positivisme.

Préambule général.

Une édition électronique réalisée à partir de textes d'Auguste Comte publiés entre 1848.

Paru en 1848 comme le résumé du cours hebdomadaire que Comte donna de février à avril 1847, le Discours sur l'ensemble *du* positivisme servit de base à la Société positiviste que Comte fonda en 1848. La Préface de l'édition du Discours sur l'ensemble *du* positivisme fait allusion à des difficultés personnelles.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition complétée le 19 février 2002 à Chicoutimi, Québec.

Table des matières

Discours sur l'ensemble du positivisme

Préambule général

§ 62. Le communisme
§ 63. Le socialisme
§ 64. Théorie positive de la propriété
§ 65. Divergences entre le communisme et le positivisme

Le *Discours sur l'esprit positif* se présente comme une oeuvre de propagande, tout comme le ***Discours sur l'ensemble du positivisme*** (1848) et le *Catéchisme positiviste* (1852).

Ces trois ouvrages, qui gagnent à être lus dans l'ordre chronologique de leur parution, instituent un programme d'enseignement universel commun à tous et tendent à créer une association de philosophes, ou nouveau pouvoir spirituel.

Les pages que nous publions concernent la supériorité de l'esprit positif sur l'esprit métaphysique et sur l'esprit théologique et développent les principales affirmations comprises dans la loi des trois états.

L'état théologique, avec ses trois phases : fétichisme, polythéisme et monothéisme, a joué un rôle certain dans la vie mentale et sociale de l'humanité passée en apportant les vues préétablies sans lesquelles aucun départ de la pensée n'eût été possible. L'état métaphysique n'est qu'un état transitoire essentiellement critique et appelé à dissoudre l'état précédent. Enfin, l'état positif a pour caractère fondamental d'établir les lois

naturelles en subordonnant l'imagination à l'observation ; sa principale destination est la constitution de l'harmonie mentale. La deuxième partie de ce Discours est consacrée à la « supériorité sociale de l'esprit positif » et la troisième partie étudie les conditions d'avènement de l'École positive.

Paru en 1848 comme le résumé du cours hebdomadaire que Comte donna en février, mars et avril 1847, le Discours sur l'ensemble *du* positivisme servit de base théorique à la Société positiviste que Comte fonda en 1848. Comme la Préface personnelle du tome IV du Cours, la Préface de l'édition du Discours sur l'ensemble *du* positivisme fait allusion à des difficultés personnelles qui deviennent même une « longue persécution personnelle » due à la publication du Cours de philosophie positive et retardant l'exécution du Système de politique positive.

Tous ces obstacles ont poussé Comte à publier séparément ce véritable Discours préliminaire au Système, afin de tenir le public au courant des nouveaux développements du positivisme. Par rapport au premier discours de 1844, ce Discours préliminaire de 1848 fait intervenir l'action des femmes auprès des prolétaires, préconise la pratique des beaux-arts en vue du développement des sentiments sociaux, surtout présente la religion de l'Humanité comme appelée à dominer l'ensemble des sociétés régénérées. Et, comme l'annonce Comte, « cet écrit est surtout destiné à constater que le positivisme, toujours poussé par sa réalité caractéristique, constitue enfin un système complet et homogène, où tous les

aspects humains convergent spontanément vers une entière unité, à la fois objective et subjective » (Préface, *p. VII).* Femmes et prolétaires sont les appuis naturels du pouvoir spirituel qu'ils peuvent aider à « reconstruire les opinions et régénérer les mœurs afin de réorganiser les institutions ». Ces trois éléments sociaux que sont les femmes, les prolétaires et les philosophes ou prêtres de l'Humanité - ne l'oublions pas - restent étrangers au pouvoir politique et fondent la force morale de la société.

DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME

PRÉAMBULE GÉNÉRAL

Retour à la table des matières

Le positivisme se compose essentiellement d'une philosophie et d'une politique, qui sont nécessairement inséparables, comme constituant l'une la base et l'autre le but d'un même système universel, où l'intelligence et la sociabilité se trouvent intimement combinées. D'une part, en effet, la science sociale n'est pas seulement la plus importante de toutes ; mais elle fournit surtout l'unique lien, à la fois logique et scientifique, que comporte désormais l'ensemble de nos contemplations réelles [1]. Or, cette science finale, encore plus que chacune des sciences préliminaires, ne peut développer son vrai caractère sans une exacte harmonie générale avec l'art correspondant. Mais, par une coïncidence nullement fortuite, sa fondation théorique trouve aussitôt une immense destination pratique, pour présider aujourd'hui à l'entière régénération de l'Europe Occidentale. Car, d'une autre part, à mesure que le cours naturel des événements caractérise la grande

1 L'établissement de ce grand principe constitue le résultat le plus essentiel de mon *Système de philosophie positive.* Quoique les six volumes de cet ouvrage aient tous paru, de 1830 à 1842, sous le titre de Cours (suggéré par l'élaboration orale qui prépara, en 1826 et 1829, ce traité fondamental), je l'ai ensuite qualifié toujours de *Système* pour mieux marquer son vrai caractère. En attendant qu'une seconde édition régularise cette rectification, cet avis spécial préviendra,. j'espère, toute méprise à ce sujet.

crise moderne, la réorganisation politique se présente de plus en plus comme nécessairement impossible sans la reconstruction préalable des opinions et des mœurs. Une systématisation réelle de toutes les pensées humaines constitue donc notre premier besoin social, également relatif à l'ordre et au progrès. L'accomplissement graduel de cette vaste élaboration philosophique fera spontanément surgir dans tout l'Occident une nouvelle autorité morale, dont l'inévitable ascendant posera la base directe de la réorganisation finale, en liant les diverses populations avancées par une même éducation générale, qui fournira partout, pour la vie publique comme pour la vie privée, des principes fixes de jugement et de conduite. C'est ainsi que le mouvement intellectuel et l'ébranlement social, de plus en plus solidaires, conduisent désormais l'élite de l'humanité à l'avènement décisif d'un véritable pouvoir spirituel, à la fois plus consistant et plus progressif que celui dont le moyen âge tenta prématurément l'admirable ébauche.

Telle est donc la mission fondamentale du positivisme, généraliser par la science réelle et systématiser l'art social. Ces deux faces inséparables d'une même conception seront successivement caractérisées dans les deux premières parties de ce Discours, en indiquant d'abord l'esprit général de la nouvelle philosophie, et ensuite sa connexité nécessaire avec l'ensemble de la grande révolution dont elle vient diriger la terminaison organique.

A cette double appréciation, succédera naturellement celle des principaux appuis qui sont propres à la doctrine régénératrice. Cette indispensable adhésion ne saurait aujourd'hui, sauf de précieuses exceptions individuelles, émaner d'aucune des classes dirigeantes, qui, toutes plus ou moins dominées par l'empirisme métaphysique et l'égoïsme aristocratique, ne peuvent tendre, dans leur aveugle agitation politique, qu'a prolonger indéfiniment la situation révolutionnaire, en se disputant toujours les vains débris du régime théologique et militaire, sans conduire jamais a une véritable rénovation.

La nature intellectuelle du positivisme et sa destination sociale ne lui permettent un succès vraiment décisif que dans le milieu où le bon sens, préservé d'une vicieuse culture, laisse le mieux prévaloir les vues d'ensemble, et où les sentiments généreux sont d'ordinaire le moins comprimés. A ce double titre, les prolétaires et les femmes constituent nécessairement les auxiliaires essentiels. de la nouvelle doctrine générale, qui, quoique destinée à toutes les classes modernes, n'obtiendra un véritable ascendant dans les

rangs supérieurs que lorsqu'elle y reparaîtra sous cet irrésistible patronage. La réorganisation spirituelle ne peut commencer qu'avec le concours des mêmes éléments sociaux qui ensuite doivent le mieux seconder son essor régulier. D'après leur moindre participation au gouvernement politique, ils sont plus propres à sentir le besoin et les conditions du gouvernement moral, destiné surtout à les garantir de l'oppression temporelle.

Je consacrerai donc la troisième partie de ce Discours à caractériser sommairement la coalition fondamentale entre les philosophes et les prolétaires, qui, préparée des deux côtés par l'ensemble du passé moderne, peut seule produire aujourd'hui une impulsion vraiment décisive. On sentira ainsi que, en s'appliquant à rectifier et à développer les tendances populaires, le positivisme perfectionnera et consolidera beaucoup sa propre nature, même intellectuelle.

Néanmoins, cette doctrine ne montrera toute sa puissance organique et ne manifestera pleinement son vrai caractère qu'en acquérant l'appui le moins prévu pour prix de son aptitude nécessaire à régler et à améliorer la condition sociale des femmes, comme l'indiquera spécialement la quatrième partie de ce Discours. Le point de vue féminin permet seul à la philosophie positive d'embrasser le véritable ensemble de l'existence humaine, à la fois individuelle et collective. Car cette existence ne peut être dignement systématisée qu'en prenant pour base la subordination continue de l'intelligence à la sociabilité, directement représentée par la vraie nature, personnelle et sociale, de la femme.

Quoique ce Discours doive simplement ébaucher ces deux grandes explications, il fera, j'espère, assez sentir combien le positivisme est plus propre que le catholicisme à utiliser profondément les tendances spontanées du peuple et des femmes dans l'institution finale du pouvoir spirituel. Or la doctrine nouvelle ne peut obtenir ce double appui que d'après son aptitude exclusive à dissiper radicalement les diverses utopies anarchiques qui menacent de plus en Plus toute l'existence domestique et sociale. En même temps, de part et d'autre, elle ennoblira beaucoup le caractère fondamental et sanctionnera activement tous les vœux légitimes.

C'est ainsi qu'une philosophie, d'abord émanée des plus hautes spéculations, se montre déjà capable d'embrasser sans effort, non seulement la plénitude de la vie active, mais aussi l'ensemble de la

vie affective. Toutefois, pour manifester entièrement son universalité caractéristique, je devrais encore y signaler un complément indispensable, en indiquant enfin, malgré des préjugés très plausibles, sa profonde aptitude à féconder aussi ces brillantes facultés qui représentent le mieux l'unité humaine, en ce que, contemplatives par leur nature, elles se rattachent au sentiment par leur principal domaine, et à l'activité par leur influence générale. Cette appréciation esthétique du positivisme sera directement ébauchée dans la cinquième partie de ce Discours, comme suite naturelle de l'explication relative aux ,femmes. J'y ferai, j'espère, entrevoir comment la doctrine nouvelle, par cela même qu'elle embrasse réellement l'ensemble des rapports humains, peut seule combler une grande lacune spéculative en constituant bientôt une vraie théorie générale des beaux-arts, dont le principe consiste à placer l'idéalisation poétique entre la conception philosophique et la réalisation politique, dans la coordination positive des fonctions fondamentales de l'humanité. Cette théorie expliquera pourquoi l'efficacité esthétique du positivisme ne pourra se manifester par des productions caractéristiques que quand la régénération intellectuelle et morale se trouvera assez avancée pour avoir déjà éveillé les principales sympathies qui lui sont propres et sur lesquelles devra reposer le nouvel essor de l'art. Mais, après ce premier ébranlement mental et social, la poésie moderne, investie enfin de sa vraie dignité, viendra, à son tour, entraîner l'humanité vers un avenir qui ne sera plus ni vague ni chimérique, tout en rendant familière la saine appréciation des divers états antérieurs. Un système, qui érige directement le perfectionnement universel en but fondamental de toute notre existence personnelle et sociale, assigne nécessairement un office capital aux facultés destinées surtout à cultiver en nous l'instinct de la perfection en tous genres. Les étroites limites de ce Discours ne m'empêcheront pas d'ailleurs d'y indiquer que, tout en ouvrant à l'art moderne une immense carrière, le positivisme lui fournira, non moins spontanément, de nouveaux moyens généraux.

J'aurai ainsi pleinement esquissé le vrai caractère de la doctrine régénératrice, successivement appréciée sous tous les aspects principaux, en passant, d'après un enchaînement toujours naturel, d'abord de sa fondation philosophique à sa destination politique, de là à son efficacité populaire, puis à son influence féminine, et enfin à son aptitude esthétique. Pour conclure ce long Discours, simple prélude d'un grand traité, il ne me restera plus qu'à indiquer comment toutes ces diverses appréciations, spontanément résumées par une devise décisive, viennent se condenser

activement dans la conception réelle de l'Humanité, qui, dignement systématisée, constitue finalement l'entière unité du positivisme. En formulant ces conclusions caractéristiques, je serai naturellement conduit aussi à signaler, en général, d'après l'ensemble du passé, la marche ultérieure de la régénération humaine, qui, bornée d'abord, sous l'initiative française, à la grande famille occidentale, devra s'étendre ensuite, selon des lois assignables, à tout le reste de la race blanche, et même enfin aux deux autres races principales.

62. - Le communisme.

Retour à la table des matières

Ils ont déjà fait, à cet égard, un pas spontané, dont l'importance est encore trop peu sentie. Une célèbre utopie, qui s'y propage rapidement, leur sert, faute d'une meilleure doctrine, à formuler aujourd'hui leur manière propre de concevoir la principale question sociale. Quoique l'expérience résultée de la première partie de la révolution ne les ait point désabusés entièrement des illusions politiques, elle les a conduits à sentir que la propriété leur importait davantage que le pouvoir proprement dit. En étendant jusque-là le grand problème social, le communisme rend aujourd'hui un service fondamental, qui n'est pas neutralisé par les dangers temporaires inhérents à ses formes métaphysiques. Aussi cette utopie doit-elle être soigneusement distinguée des nombreuses aberrations que fait éclore notre anarchie spirituelle, en appelant aux plus difficiles spéculations des esprits incapables ou mal préparés. Ces vaines théories sont si peu caractérisées, qu'on est conduit à les désigner par les noms de leurs auteurs. Le communisme, qui ne porte le nom de personne, n'est point un produit accessoire d'une situation exceptionnelle. Il y faut voir le progrès spontané, plutôt affectif que rationnel, du véritable esprit révolutionnaire, tendant aujourd'hui à se préoccuper surtout des questions morales, en rejetant au second rang les questions politiques proprement dites. Sans doute, la solution actuelle des communistes reste encore essentiellement politique, comme chez leurs prédécesseurs, puisque c'est aussi par le mode de possession

qu'ils prétendent régler l'exercice. Mais la question qu'ils ont enfin posée exige tellement une solution morale, sa solution politique serait à la fois si insuffisante et si subversive, qu'elle ne peut rester à l'ordre du jour sans faire bientôt prévaloir l'issue décisive que le positivisme vient ouvrir à ce besoin fondamental, en présidant à la régénération finale des opinions et des mœurs.

Pour rendre justice au communisme, on doit surtout y apprécier les nobles sentiments qui le caractérisent, et non les vaines théories qui leur servent d'organes provisoires, dans un milieu où ils ne peuvent encore se formuler autrement. En s'attachant à une telle utopie, nos prolétaires, très peu métaphysiques, sont loin d'accorder à ces doctrines autant d'importance que les lettrés. Aussitôt qu'ils connaîtront une meilleure expression de leurs vœux légitimes, ils n'hésiteront pas à préférer des notions claires et réelles, susceptibles d'une efficacité paisible et durable, à de vagues et confuses chimères, dont leur instinct sentira bientôt la tendance anarchique. Jusque-là, ils doivent adhérer au communisme, comme au seul organe qui puisse aujourd'hui poser et maintenir, avec une irrésistible énergie, la question la plus fondamentale. Les dangers mêmes que fait craindre leur solution actuelle concourent à provoquer et à fixer l'attention générale sur ce grand sujet, que l'empirisme métaphysique et l'égoïsme aristocratique des classes dirigeantes feraient écarter ou dédaigner sans un tel appel continu. Quand nos communistes auront rectifié leurs idées, rien ne les obligerait d'ailleurs d'abandonner un nom qui n'indique directement que la prépondérance fondamentale du sentiment social. Mais notre salutaire transformation républicaine les dispensera même d'une telle qualification, en leur offrant une désignation équivalente, d'ailleurs exempte de pareils dangers. Loin de redouter le communisme, la nouvelle philosophie espère donc des succès prochains chez la plupart des prolétaires qui l'ont adopté, surtout en France, où les abstractions ont peu d'ascendant sur des esprits pleinement émancipés. Ce résultat s'accomplira nécessairement à mesure que le peuple reconnaîtra l'aptitude fondamentale du positivisme à mieux résoudre que le communisme le principal problème social.

63. - Le socialisme.

Retour à la table des matières

Une telle tendance s'est déjà manifestée clairement, depuis la publication initiale de ce Discours, par la nouvelle formule qui a spontanément prévalu chez nos prolétaires. En adoptant l'heureuse expression de *socialisme,* ils ont à la fois accepté le problème des communistes et repoussé leur solution, qu'un exil volontaire semble écarter irrévocablement. Mais les socialistes actuels n'évitent réellement le communisme qu'en restant passifs ou critiques. S'ils obtenaient l'ascendant politique avant que leurs idées se trouvent au niveau de leurs sentiments, ils seraient nécessairement conduits bientôt aux anarchiques aberrations que réprouve aujourd'hui leur instinct confus. C'est pourquoi la rapide, propagation du socialisme inspire de justes alarmes aux classes dont la résistance empirique constitue maintenant l'unique garantie légale de l'ordre matériel. En effet, le problème posé par les communistes n'admet aucune autre solution que la leur, tant que persiste la confusion révolutionnaire entre les deux puissances spirituelle et temporelle. Ainsi, l'unanime réprobation qu'inspirent ces utopies doit partout disposer au positivisme, qui désormais peut seul préserver l'Occident de toute grave tentative communiste. Fondant enfin la politique moderne sur une digne systématisation de l'admirable division ébauchée au moyen âge, le parti constructeur vient aujourd'hui satisfaire les pauvres tout en rassurant les riches. Sa solution normale rendra bientôt inutiles ces dénominations passagères. Définitivement purifiée, l'antique qualification de républicains suffira toujours pour désigner les vrais sentiments régénérateurs, tandis que le titre de positivistes caractérisera seul les opinions, les mœurs, et même les institutions correspondantes.

64. - Théorie positive de la propriété.

Retour à la table des matières

Également poussé par sa réalité caractéristique et sa tendance constante à consacrer la raison au service du sentiment, le positivisme est doublement entraîné à systématiser le principe

spontané du communisme sur la nature sociale de la propriété et sur la nécessité de la régler.

Les vrais philosophes n'hésitent point à sanctionner directement les réclamations instinctives des prolétaires envers la vicieuse définition adoptée par la plupart des juristes modernes, qui attribuent à la propriété une individualité absolue, comme droit d'user et d'abuser. Cette théorie antisociale, historiquement due à une réaction exagérée contre des oppressions exceptionnelles, est autant dépourvue de justice que de réalité. Aucune propriété ne pouvant être créée, ni même transmise, par son seul possesseur, sans une indispensable coopération publique, à la fois spéciale et générale, son exercice ne doit jamais être purement individuel. Toujours et partout, la communauté y est plus ou moins intervenue, pour le subordonner aux besoins sociaux. L'impôt associe réellement le public à chaque fortune particulière ; et la marche générale de la civilisation, loin de diminuer cette participation, l'augmente continuellement, surtout chez les modernes, en développant davantage la liaison de chacun à tous. Un autre usage universel prouve que, dans certains cas extrêmes, la communauté se croit même autorisée à s'emparer de la propriété tout entière. Quoique la confiscation ait été provisoirement abolie en France, cette unique exception, due à l'abus récent de ce droit incontestable, ne saurait longtemps survivre aux souvenirs qui l'inspirèrent et au pouvoir qui l'introduisit. Nos communistes ont donc très bien réfuté les juristes quant à la nature générale de la propriété.

Il faut admettre aussi leur critique fondamentale des économistes, dont les maximes métaphysiques interdisent toute régularisation sociale des fortunes personnelles. Cette aberration dogmatique, suscitée, comme la précédente, par de vicieuses interventions, est directement contraire à la saine philosophie, quoiqu'elle semble s'en rapprocher en reconnaissant l'existence des lois naturelles 'dans les phénomènes sociaux. Les économistes ne paraissent adhérer à ce principe fondamental que pour constater aussitôt combien ils sont incapables de le comprendre, faute de l'avoir d'abord apprécié envers les moindres phénomènes avant de l'étendre aux plus élevés, car ils ont ainsi méconnu radicalement la tendance de l'ordre naturel à devenir de plus en plus modifiable, à mesure qu'il se complique davantage. Toutes nos destinées actives reposant sur une telle notion, rien ne peut excuser le blâme doctoral que la métaphysique économique oppose à l'intervention continue de la sagesse humaine dans les diverses parties du mouvement social. Les lois naturelles auxquelles ce

mouvement est, en effet, assujetti, loin de nous détourner de le modifier sans cesse, doivent, au contraire, nous servir à y mieux appliquer notre activité, qui s'y trouve à la fois plus efficace et plus urgente qu'envers tous les autres phénomènes.

Sous ces divers aspects, le principe fondamental du communisme est donc nécessairement absorbé par le positivisme. En le fortifiant beaucoup, la nouvelle philosophie l'étend davantage, puisqu'elle l'applique aussi à tous !es modes quelconques de l'existence humaine, indistinctement voués au service continu de la communauté, suivant le véritable esprit républicain. Les sentiments d'individualisme comme les vues de détail ont dû prévaloir pendant la longue transition révolutionnaire qui nous sépare du moyen âge. Mais les uns conviennent encore moins que les autres à l'ordre final de la société moderne. Dans tout état normal de l'humanité, chaque citoyen quelconque constitue réellement un fonctionnaire publie, dont les attributions plus ou moins définies déterminent à la fois les obligations et les prétentions. Ce principe universel doit certainement s'étendre jusqu'à la propriété, où le positivisme voit surtout une indispensable fonction sociale, destinée à former et à administrer les capitaux par lesquels chaque génération prépare les travaux de la suivante. Sagement conçue, cette appréciation normale ennoblit sa possession, sans restreindre sa juste liberté, et même en la faisant mieux respecter.

65. - Divergences entre le communisme et le positivisme.

Retour à la table des matières

Mais c'est là que cesse toute concordance réelle entre les saines théories sociologiques et les inspirations spontanées de la sagesse populaire. En acceptant l'énoncé communiste, et même en l'agrandissant beaucoup, les positivistes écartent radicalement une solution aussi insuffisante que subversive. Celle que nous lui substituons s'en distingue surtout par l'introduction des moyens

moraux au lieu des moyens politiques. Ainsi, la principale différence sociale entre le positivisme et le communisme se rapporte finalement à cette séparation normale des deux puissances élémentaires, qui, méconnue jusqu'ici dans toutes les conceptions rénovatrices, se retrouve toujours, au fond de chaque grand problème moderne, comme seule issue finale de l'humanité. En caractérisant mieux l'aberration communiste, cette appréciation l'excuse davantage, d'après sa similitude essentielle avec toutes les autres doctrines maintenant accréditées. Quand presque tous les esprits cultivés méconnaissent ainsi le principe fondamental de la politique moderne, pourrait-on blâmer l'instinct populaire d'avoir subi jusqu'à présent cette influence universelle de l'empirisme révolutionnaire?

Je ne dois pas entreprendre, surtout ici, l'examen spécial d'une antique utopie, solidement réfutée, depuis vingt-deux siècles, par le grand Aristote, qui annonçait ainsi le caractère organique de l'esprit positif, même dès sa première ébauche. Une inconséquence décisive suffirait d'ailleurs pour manifester à la fois la complète irrationalité et l'honorable source sentimentale du communisme moderne. Car il diffère essentiellement de l'ancien, représenté surtout par les rêveries de Platon, en ce que celui-ci joignait à la communauté des biens celle des femmes et des enfants, qui en constituerait, en effet, une suite indispensable. Quelques connexes que soient ces deux erreurs, l'utopie n'est plus comprise ainsi que chez un petit nombre de lettrés, dont l'esprit mal cultivé trouble le cœur trop peu actif. Noblement inconséquents, nos prolétaires illettrés, seuls communistes dignes d'attention, n'adoptent, dans cette indivisible aberration, que la partie relative à leurs besoins sociaux, en repoussant avec énergie celle qui choque nos meilleurs instincts.

Sans discuter ces illusions, il importe de caractériser les vices essentiels de la méthode correspondante, parce que, hors du positivisme, ils sont aujourd'hui plus ou moins communs à toutes les écoles rénovatrices. Ils consistent, d'une part, à méconnaître ou même à nier les lois naturelles des phénomènes sociaux ; et, d'autre part, à recourir aux moyens politiques là où doivent prévaloir les moyens moraux. De ces deux fautes connexes, résultent, en effet, l'insuffisance et le danger des diverses utopies qui se disputent vainement la présidence de notre régénération. Pour mieux éclaircir cette appréciation, je continue à l'appliquer surtout à l'aberration la plus prononcée, d'où chacun l'étendra aisément à toutes les autres.

Le « Système de politique positive »

Retour à la table des matières

Tandis que le Cours de Philosophie positive devait pour Comte « mieux caractériser la supériorité intellectuelle du positivisme sur un théologisme quelconque », le Système de politique positive est appelé à « manifester la prééminence morale de la vraie religion ». Tandis que le Cours est une oeuvre de recherche, le Système est une œuvre d'exposition. Aussi les méthodes elles-mêmes vont-elles se modifier: à la méthode objective et de discussion du Cours succède et fait place la méthode subjective et de réflexion du Système. Le résultat théorique du Cours est la source de la construction synthétique du Système.

Dans la Préface du premier volume du Système de politique positive (1851), Comte décrit les circonstances sentimentales qui ont favorisé la conception et la réalisation d'une oeuvre dans laquelle l'intelligence est subordonnée au sentiment : la rencontre sublime d'une vie en la personne de Clotilde de Vaux, tôt disparue, l'ombre tutélaire d'une mère également disparue, enfin l'active assistance d'une servante. D'ailleurs la Dédicace, qui fait suite à la Préface, est adressée à Clotilde pour rendre au sentiment l'hommage qui lui est dû : « Directement consacré désormais à la reconstruction sociale fondée sur ma rénovation philosophique, j'y retirerai une utilité plus étendue et plus immédiate du tardif complément d'éducation moral que je dois à toi seule » (p. XIX).

Il faut noter, au-delà du climat sentimental, le climat social qui baigne le *Système de politique positive.* Depuis la parution du Cours *de philosophie positive,* Comte peut s'honorer du ralliement aux solutions positivistes d'hommes de valeur, tel Carnot, « le plus pur représentant de la révolution négative », mort en exil. Quant à lui-même, Comte se pose comme le « fondateur de la révolution positive ». En effet, Comte ne parle plus uniquement de l'école positiviste, ni même de la société positiviste, mais aussi du « parti positiviste ». Il écrit : « Le parti positiviste se présente aujourd'hui comme déjà capable, sur une modeste échelle, de suffire à tous ses besoins moraux, intellectuels et même matériels, par ses seules ressources propres » (p. 24).

Du point de vue matériel, l'entraide positiviste a joué : le Subside positiviste a été créé en 1848 et le *Fonds typographique* en 1850 ; le Positiviste Lonchampt s'est chargé des frais d'édition du premier volume du *Système.* La *Préface* du second volume complète à ce sujet les indications de la *Préface* du premier, surtout en ce qui concerne la situation personnelle de son auteur, ainsi que sur ce qu'il se définit pour mission sociale. Ayant perdu le

poste qu'il occupait depuis dix-neuf ans à l'École polytechnique, Comte lance un appel à l'aide matérielle du « publie occidental ».

Pour définir l’œuvre elle-même, disons que le premier tome, qui reproduit le *Discours sur l'ensemble du positivisme,* comprend en outre une *Introduction fondamentale à la fois scientifique et logique* exposant comment « la philosophie positive se décompose en philosophie sociale et philosophie naturelle, dont la seconde sert de préambule fondamental à la première, seul objet définitif de nos spéculations réelles ». Le second tome contient la statique sociale, le troisième la dynamique sociale selon les lois du mouvement intellectuel et social, enfin le quatrième tome donne les systématisations finales du culte, du dogme et du régime avec la théorie fondamentale du Grand-Être. C'est *l'avenir humain* que, Comte systématise en cinq chapitres étendus qui concourent à l' « élaboration directe de l'harmonie relative » : la situation qu'il considère ne peut encore exister. Une unité relative se dégage des quatre tomes : parce que le premier a déduit une systématisation de la logique positive par la méthode subjective qui, permet l'établissement de la théorie cérébrale, le second institue la synthèse universelle avec la suprématie théorique de la morale et son application dans la séparation normale des deux pouvoirs; le troisième volume examinant la dynamique donne le résultat de son évolution : une synthèse du fétichisme et du positivisme ; enfin, le quatrième volume veut prouver que « le *positivisme vient mieux rallier les âmes d'élite que l'encyclopédisme ne coalisa les esprits forts un siècle avant » (conclusion totale, IV, p.* 534).

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE : TOME II

CHAPITRE II

APPRÉCIATION SOCIOLOGIQUE DU PROBLÈME HUMAIN; D'OÙ THÉORIE POSITIVE DE LA PROPRIÉTÉ MATÉRIELLE

Retour à la table des matières

Pour la * mieux apprécier, je dois d'abord considérer une situation hypothétique, où la nature humaine pourrait librement développer son essor affectif et intellectuel, sans être forcée d'exercer aussi son activité. La prépondérance réelle de ce dernier ordre de fonctions cérébrales est uniquement due à nos nécessités matérielles. On pourrait donc l'écarter provisoirement, sans même supposer l'homme organiquement soustrait aux besoins végétatifs, en concevant un milieu très favorable à leur juste satisfaction. Il suffirait essentiellement que l'alimentation solide exigeât aussi peu dé soins habituels que la nutrition liquide ou gazeuse. Dans les climats où les autres besoins physiques sont peu prononcés, quelques cas naturels d'heureuse fertilité se rapprochent beaucoup d'une telle exception. Mais elle se réalise encore mieux chez les classes privilégiées, que leur situation artificielle dispense presque entièrement de ces grossières sollicitudes. Tel doit même devenir, dans le régime final, l'état normal de chacun pendant l'âge préparatoire où l'Humanité pourvoit seule à l'existence matérielle

* Il s'agit de l'influence de la vie collective sur la vie individuelle.

de ses futurs serviteurs, afin de mieux développer leur initiation morale et mentale. D'après ces deux ordres de cas exceptionnels, les uns rares, mais permanents, les autres communs, quoique passagers, l'hypothèse proposée présente assez de réalité abstraite pour comporter un examen spécial, sans lequel les vraies tendances sociales propres au sentiment et à l'intelligence resteraient trop confuses. Outre son efficacité théorique, cette appréciation provisoire offre, d'ailleurs, une haute utilité pratique, en préparant le type moral des situations où elle convient suffisamment. Quand la poésie régénérée aura dignement développé ce modèle spontané, il pourra fournir à tous l'idéal de la conduite humaine, vers lequel doivent tendre, autant que possible, les existences même les moins adaptées à sa réalisa-Lion. Mais je dois ici borner sa destination à mieux déterminer ensuite la véritable influence fondamentale propre à la vie active, d'après la modification finale que les exigences matérielles imprimeront nécessairement à ce premier type abstrait.

Dans une telle hypothèse, le grand problème humain se trouverait spontanément résolu, d'après la prédilection naturelle que nous inspirerait librement la synthèse altruiste. Quoique notre constitution cérébrale accorde une grande prépondérance aux instincts personnels, leur domination effective est surtout due à l'excitation continue qu'ils reçoivent de l'ensemble des besoins physiques. Privés alors d'une telle stimulation, ils se trouveraient aisément contenus par les antagonismes individuels résultés des divers contacts sociaux. Le cours naturel des relations humaines entraînerait donc chacun à développer surtout les seuls penchants qui comportent, presque sans limites, un essor vraiment universel. Ainsi surgirait librement l'aptitude caractéristique des instincts sympathiques à compenser, par un vaste exercice habituel, leur faible énergie naturelle. Le charme qui leur est propre les ferait donc prévaloir bientôt sur des penchants dont la supériorité organique se trouverait alors combattue par leur inertie ordinaire. D'après la théorie biologique de l'hérédité, on doit même concevoir que, dans une telle société, quelques générations suffiraient pour modifier réellement la constitution cérébrale, en augmentant ou diminuant la masse des organes affectifs qui seraient ainsi exercés ou engourdis.

Il faut maintenant apprécier ce que deviendrait alors notre existence intellectuelle. On voit d'abord que nos spéculations pratiques se développeraient très peu, puisque leur principal essor résulte des besoins corporels. Mais, par cela même, la culture scientifique proprement dite perdrait aussi sa destination

essentielle, consistant à éclairer l'activité industrielle. Quant aux instincts théoriques qui nous font directement chercher l'explication des phénomènes quelconques, ils sont naturellement beaucoup trop faibles pour inspirer alors des efforts vraiment soutenus. Dans une situation où le milieu ne leur imprimerait aucune forte excitation pratique, soit personnelle, soit aussi sympathique, ils seraient bientôt lassés de leur stérile exercice, et se contenteraient d'ébaucher les plus faciles constructions d'après les plus simples analogies. Alors notre intelligence suivrait librement sa prédilection naturelle pour les travaux esthétiques, qui lui conviennent beaucoup mieux que les travaux scientifiques ou même techniques. Ses fonctions de conception seraient ainsi subordonnées essentiellement à sa fonction d'expression, dont la prépondérance spontanée se manifeste sous tant de formes, d'après sa relation directe avec la sociabilité. Mais cette apparente inversion de notre économie réelle se réduirait, au fond, à diriger vers les sentiments le principal -exercice du langage, aujourd'hui relatif surtout aux pensées suscitées par les fatalités extérieures que doit sans cesse modifier notre activité collective. Toute émotion prononcée nous inspire le besoin de la manifester, et l'expérience nous apprend bientôt qu'une telle expression réagit sur l'affection correspondante. Cette réaction, sensible même dans l'existence solitaire, augmente beaucoup quand le langage aboutit réellement à sa destination essentielle, par une vraie communication. Enfin, une telle satisfaction appartient principalement aux instincts sympathiques, qui seuls peuvent faire assez accueillir, et même partager, leurs manifestations. De cet heureux ensemble de privilèges naturels, résulte cette prépondérance virtuelle de l'art sur la science et l'industrie, qui tend toujours à surmonter les justes obstacles que lui impose notre raison d'après les tristes exigences de l'ordre extérieur. Les plus misérables existences indiquent, sans équivoque, une telle vocation, aussitôt que les sollicitudes matérielles s'y trouvent assez suspendues. Hors des exigences nutritives, le chétif sauvage, le pauvre enfant, et même le malheureux prisonnier, se plaisent, comme tous les animaux sociables, à diriger surtout leurs efforts intellectuels vers l'expression directe de leurs meilleures émotions. La satisfaction que procure cette manifestation augmente avec l'étendue des sympathies qu'elle obtient. Cet accroissement se rapporte même davantage à la succession qu'à la coexistence. De là provient surtout le charme incomparable que nous inspirent les bonnes poésies antiques, dont le propre mérite ne peut plus être séparé de l'irrésistible admiration inspirée à toutes les générations intermédiaires.

Pour compléter cette analyse de l'hypothèse préliminaire, il reste à caractériser l'activité correspondante. Notre existence pratique étant principalement relative à nos besoins matériels, on conçoit que, dans une telle société, son intensité, et même sa nature, se trouveraient profondément modifiées. Mais l'activité humaine ne saurait être essentiellement éteinte par une situation qui n'influe point ainsi sur tant d'animaux que notre providence garantit artificiellement de ces exigences. D'après la première loi d'animalité, la région active du cerveau tend toujours à s'exercer directement, encore davantage que la région spéculative, indépendamment de toute destination extérieure. Seulement, son exercice devient alors esthétique, au lieu d'être technique, sans cesser d'être subordonné aux impulsions affectives. Quoique celles-ci ne doivent plus, en un tel cas, déterminer des actions proprement dites, mais de simples manifestations, il faut développer les mêmes mouvements pour exprimer que pour agir. En un mot, les actes se transformeraient essentiellement en jeux, qui, au lieu de préparations à l'existence pratique, constitueraient alors de purs moyens d'exercice et d'expansion. Cette transformation deviendrait surtout sensible envers l'activité collective, qui, n'étant plus absorbée par les entreprises extérieures, s'appliquerait aux fêtes destinées à manifester et développer les communes affections. Le caractère esthétique prévaudrait spontanément dans l'existence pratique, comme dans l'existence théorique. On sent ainsi combien l'art convient mieux à notre nature que la science et même l'industrie, d'après sa relation plus directe et plus pure avec les émotions qui nous animent. Nous n'exercerions alors d'autre industrie que le perfectionnement de nos moyens spéciaux d'expression affective, comme nous ne cultiverions d'autre science que la *gaie science* naïvement préférée par nos chevaleresques aïeux.

A cette constitution individuelle correspondrait une semblable existence collective, soit domestique, soit même politique, où les instincts sympathiques domineraient librement. Leur prépondérance serait alors marquée surtout par un développement plus complet de la vie de famille et un moindre essor de la vie de société. Celle-ci, en effet, n'acquiert sa principale intensité que d'après la coopération de plus en plus vaste qu'exige notre réaction continue contre les difficultés extérieures. Mais le charme immédiatement propre aux affections sympathiques devient plus profond à mesure que les relations habituelles sont mieux circonscrites. Le plus noble des instincts bienveillants, quoiqu'il soit aussi le moins-énergique, ne pourrait cependant cesser alors d'inspirer directement l'amour universel. Toutefois, faute d'une

véritable activité commune, son exercice ordinaire serait dû surtout au besoin uniforme de communiquer les émotions domestiques, dont l'expansion simultanée se trouverait préservée de tout conflit spontané. En un mot, l'existence sociale, n'ayant alors aucune forte destination pratique, prendrait, comme l'existence personnelle, un caractère essentiellement esthétique. Mais ce caractère, à la fois devenu plus pur et plus fixe, développerait ainsi des satisfactions que nous pouvons à peine imaginer, et dont l'attrait continu lierait profondément les diverses familles qui pourraient y participer assez. L'antique puissance des fêtes communes comme lien général des différentes peuplades grecques, avant toute active coopération, peut seule nous indiquer faiblement la nature de telles associations.

Dans cet état fictif, le classement fondé sur le mérite personnel dominerait spontanément celui qui résulte d'une prépondérance matérielle qui ne se développe qu'en vertu des nécessités correspondantes. Mais la hiérarchie naturelle qui place la supériorité morale au-dessus de la prééminence physique, et même intellectuelle, s'y trouverait aussi mieux appréciable et moins contestée. Le gouvernement y serait d'abord spirituel bien plus que temporel. On peut même assurer que le sexe actif et spéculatif s'y subordonnerait volontairement au sexe affectif, quand l'excellence féminine aurait assez éclaté dans une situation qui n'en comprimerait jamais le développement spontané. Ce doux empire serait d'autant moins contesté qu'il se consoliderait alors par l'ascendant mental, d'après la direction esthétique des principaux efforts intellectuels, qui se rapporteraient davantage aux émotions que les femmes apprécient et expriment le mieux.

Quant à l'évolution nécessaire d'une telle société, la loi fondamentale des trois états s'y trouverait profondément modifiée, surtout en ce que l'âge intermédiaire y disparaîtrait presque entièrement. Rien n'y pourrait dispenser de l'initiation fétichique, qui serait même plus pure et plus prolongée, puisque l'activité matérielle y troublerait peu la prépondérance spontanée du sentiment. Néanmoins, je n'hésite pas à prononcer que l'avènement du positivisme final y deviendrait plus rapide et plus facile. Pour dissiper cette apparente contradiction, il suffit de regarder, d'après le chapitre précédent, le théologisme proprement dit comme une longue transition, d'abord polythéique, puis monothéique, du fétichisme au positivisme. Or, j'ai déjà noté qu'un tel intermédiaire est surtout exige par les conditions sociales, qui, dans notre hypothèse, perdraient cet ascendant. Sous le seul aspect intellectuel, qui prévaudrait alors, j'ai représenté le positivisme

comme pouvant immédiatement succéder au fétichisme, chez les populations convenablement soumises à une évolution systématique. Or, cette aptitude s'étendrait jusqu'à l'évolution purement spontanée, pour le cas hypothétique que j'achève d'apprécier. Il prolongerait davantage la naïve croyance aux volontés directes, parce que l'esprit scientifique s'y trouverait moins stimulé. Mais il permettrait plus aisément de, la transformer en la conception finale des lois naturelles, sans aucune grave interposition des dieux et des entités. Quoique l'intelligence fût alors dépourvue des principales impulsions pratiques, qui ont tant secondé notre essor positif, son propre exercice naturel la conduirait finalement à distinguer assez l'activité spontanée d'avec la vie proprement dite. Or, il n'existe, au fond, aucune autre différence théorique entre le fétichisme et le positivisme, dont la succession deviendrait ainsi directe. Cette conclusion spirituelle se trouve beaucoup fortifiée par l'appréciation temporelle, si l'on considère que, quoique la vie industrielle fût alors peu prononcée, l'existence militaire qui la précède y manquerait de toute stimulation intense et durable. Aucun grave conflit habituel n'y pouvant troubler profondément l'évolution sympathique, elle s'élèverait bientôt de la Famille jusqu'à l'Humanité, sans s'arrêter longtemps à la Patrie, principal domaine du théologisme. Cet avènement plus prompt du sentiment suprême devrait d'ailleurs accélérer la concentration intellectuelle correspondante, dont le propre essor serait déjà facilité directement.

La conclusion générale de cet examen hypothétique consiste donc à reconnaître que la suppression continue des exigences matérielles rendrait le type humain plus pur et plus net, son évolution plus libre et plus rapide. C'est de là que résulte la principale utilité, d'abord théorique et ensuite pratique, d'une telle fiction, toujours propre à faire mieux ressortir le vrai principe fondamental de toute nature animale, la subordination permanente de l'activité et de l'intelligence envers le sentiment. On peut ainsi corriger plus facilement les dangereuses illusions et les impulsions vicieuses qui nous conduisent si souvent à prendre les moyens pour le but.

En terminant cette appréciation préalable, il importe de rappeler combien sa nature est nécessairement idéale ; en sorte qu'elle n'admet que des confirmations théoriques sans aucune vérification pratique. Les deux cas réels que j'ai d'abord indiqués comme les plus rapprochés d'une telle hypothèse en diffèrent trop pour que leur seul examen puisse directement servir à la juger. Car, les riches et les enfants ne sont soustraits aux principales

nécessités physiques que par la protection spéciale d'une société qui les subit, et dont les impérieux besoins réagissent beaucoup sur leur état exceptionnel. Toutefois, il ne faut pas méconnaître l'analogie naturelle de cette fiction sociologique avec les conceptions poétiques envers le début spontané de la civilisation humaine. En effet, les peuplades fétichiques, quand leur milieu se trouve très favorable, fournissent nécessairement la meilleure approximation concrète de ce type abstrait. Mais l'altération continue qu'il reçoit, même alors, des exigences pratiques, n'y permet aussi que des vérifications partielles et passagères, qui ne pourraient aucunement dispenser de l'appréciation théorique, quoiqu'elles soient propres à l'éclaircir.

La vie subjective, régularisée et développée par le positivisme, doit offrir la principale réalisation de ce type fondamental, dont les conditions essentielles s'y trouvent naturellement remplies, d'après l'élimination spontanée de l'ordre physique et, le libre essor de l'ordre moral. Dans le dernier volume de ce traité, j'expliquerai spécialement cette importante évolution, qui deviendra finalement le meilleur privilège de la vraie religion. Mais ce type peut aussi convenir à la vie objective, dont la marche générale consiste surtout à s'en rapprocher de plus en plus, par une tendance longtemps indirecte et enfin directe. Telle sera la conclusion propre à l'ensemble de ce chapitre, où je dois maintenant considérer toujours l'existence réelle pour y apprécier l'influence nécessaire de l'activité qui la domine.

Il faut d'abord reconnaître le caractère de personnalité que présente naturellement cette prépondérance pratique, en vertu de sa source organique. Après avoir accompli, sans aucune illusion, cette appréciation initiale, on juge mieux la transformation sympathique qui tend à s'y produire artificiellement, à mesure que notre civilisation se développe. C'est seulement ainsi qu'on peut bien sentir que le principal triomphe de l'Humanité consiste à tirer son meilleur perfectionnement, surtout moral, de la même fatalité qui semble d'abord nous condamner irrévocablement au plus brutal égoïsme.

Les besoins irrésistibles auxquels notre activité doit toujours pourvoir étant nécessairement personnels, notre existence pratique ne saurait immédiatement offrir un autre caractère. Il s'y développe à la fois de deux manières, l'une positive, l'autre négative, en excitant les instincts égoïstes et comprimant l'essor sympathique. Outre que les tendances bienveillantes ne correspondent point à un tel but, tant qu'il reste individuel, elles

ont trop peu d'énergie naturelle pour imprimer d'abord une suffisante impulsion.

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE : TOME Il

CHAPITRE IV

THÉORIE POSITIVE DU LANGAGE HUMAIN

Retour à la table des matières

C'est surtout à la religion que le langage doit être directement comparé, puisque l'un et l'autre se rapportent spontanément à l'ensemble de notre existence. Ils surgissent pareillement des fonctions mêmes qu'ils sont destinés à régulariser. Leur émanation s'y accomplit semblablement, d'après deux sources naturelles, l'une morale qui dirige, l'autre intellectuelle qui assiste, complète et développe. En effet, le langage est, comme la religion, inspiré par le cœur et construit par l'esprit. C'est ainsi qu'il tient d'abord à la famille et ensuite à la société, bases respectives de l'essor affectif et du progrès mental. Destiné surtout à communiquer nos émotions, il s'applique de préférence, comme la religion, aux impulsions sympathiques, seules pleinement transmissibles. L'élaboration intellectuelle s'y subordonne naturellement à l'inspiration morale, soit pour exprimer les affection& senties, soit afin de mieux satisfaire aux besoins éprouvés.

Dans le second chapitre de ce volume, j'ai montré comment la religion tire sa principale consistance de l'activité même qu'elle doit discipliner. Or, cette réaction normale est encore plus directe et plus évidente pour le langage ; car son essor pratique se rapporte toujours à nos besoins continus. Son extension théorique en dérive également, quand il formule les notions qui doivent régler notre activité. Mais n'oublions jamais que cette double

nécessité ne suffirait pas pour nous inspirer l'institution du langage, si d'abord elle n'était point émanée involontairement de l'affection, d'où elle s'étend ensuite a l'action, et enfin jusqu'à la spéculation. La fausse philosophie a totalement interverti cet ordre naturel, d'après son exclusive préoccupation des influences intellectuelles. Elle commit, à l'égard du langage, la même erreur qu'envers la société qu'il représente, en exagérant irrationnellement l'office de la réflexion et méconnaissant celui de la spontanéité.

Il faut ici remarquer enfin l'admirable harmonie qui existe naturellement entre l'institution du langage et la transformation radicale de notre activité. En effet, le langage, comme la religion, convient à la fois à l'existence individuelle et à l'existence collective. Mais c'est surtout celle-ci qui lui fournit, encore plus qu'à la religion, sa principale destination et sa source naturelle. Directement relatif à la vie sociale, jamais le langage ne se rapporte normalement à la vie personnelle que d'après leur intime connexité. Cette grande institution est donc spontanément conforme à la transformation nécessaire de notre existence pratique, dont elle annonce réellement le caractère altruiste pendant la plus forte prépondérance du régime égoïste. Aussi la fin de ce chapitre démontrera-t-elle que le principal essor du langage humain appartient, sous tous les aspects, à l'ordre positif, où notre activité permanente doit devenir essentiellement collective, d'après une libre culture habituelle des affections directement bienveillantes.

L'ensemble de ces divers aperçus généraux conduit à résumer l'analogie fondamentale entre le langage et la religion, en concevant l'un comme représentant l'unité que l'autre institue. Faute de pouvoir s'élever au seul point de vue qui soit vraiment universel, la philosophie théologico-métaphysique méconnut toujours la nature profondément sociale du langage humain. Il est, en lui-même, tellement relatif à la sociabilité que les impressions purement personnelles ne peuvent jamais s'y formuler convenablement, comme le prouve l'expérience journalière envers les maladies. Sa moindre élaboration suppose toujours une influence collective, où le concours des générations devient bientôt non moins indispensable que celui des individus. Les plus grands efforts des génies les plus systématiques ne sauraient parvenir à construire> personnellement aucune langue réelle. C'est pourquoi la plus sociale de toutes les institutions humaines place nécessairement dans une contradiction sans issue tous les penseurs arriérés qui s'efforcent aujourd'hui de retenir la

philosophie au point de vue individuel. En effet, ils ne peuvent jamais exposer leurs sophistiques blasphèmes que d'après une série de formules toujours due à une longue coopération sociale.

De cette première appréciation générale, il faut maintenant déduire la théorie spéciale du langage humain, successivement apprécié dans ses diverses attributions essentielles, et aussi quant aux parties correspondantes de sa constitution propre.

Je dois d'abord circonscrire l'ensemble d'un tel examen avec plus de précision philosophique qu'on ne put le faire sous le régime préparatoire, qui ne distingua jamais, à cet égard, l'étude sociologique et l'analyse biologique. Cette confusion habituelle explique aisément la contradiction décisive où conduisait une étrange théorie qui, niant le langage des animaux, méconnaissait pourtant les principaux caractères qui en séparent la langue humaine.

Pour dissiper radicalement ces ténèbres métaphysiques il faut ici remonter jusqu'à la vraie définition générale des signes qui composent un langage quelconque. Elle consiste à concevoir tout signe proprement dit comme résulté d'une certaine liaison habituelle, d'ailleurs volontaire ou involontaire, entre un mouvement et une sensation. D'après une telle connexité, tantôt chaque mouvement reproduit objectivement la sensation correspondante, et tantôt le retour cérébral de celle-ci représente subjectivement le mouvement d'où elle émana d'abord. C'est ainsi que le cerveau traduit au-dehors ses diverses impressions intérieures par la relation mutuelle des deux appareils nerveux qui lui sont extérieurs. La communication suit d'ailleurs la même marche essentielle, soit que l'appareil moteur et l'appareil sensitif appartiennent à un seul individu, ou à deux être distincts.

Hobbes a judicieusement comparé l'efficacité de nos signes à l'influence générale des relations constantes qui se manifestent entre deux phénomènes quelconques, simultanés ou consécutifs. En effet, ces liaisons nous servent habituellement à prévoir chaque phénomène d'après son correspondant, en sorte que l'un devient alors le signe de l'autre. Mais je ne rappelle ici ce lumineux rapprochement que pour mieux rattacher l'office essentiel du langage au précepte fondamental de la philosophie positive sur la subordination universelle du subjectif à l'objectif. C'est seulement en liant ainsi le dedans au dehors que nous pouvons procurer à - notre propre existence cérébrale la consistance et la régularité qui naturellement caractérisent l'ordre extérieur, en vertu de sa

simplicité supérieure, .suivant la loi générale de la hiérarchie réelle. Or, cette fixité constitue la principale aptitude du langage, qui l'obtient toujours en rattachant l'homme au monde. Il y parvient même d'après des relations purement artificielles. Car, outre que les vrais signes ne sont jamais arbitraires, il suffit que la liaison existe pour comporter une telle efficacité, sans qu'on doive s'enquérir comment elle fut instituée. Néanmoins, je ne saurait approuver l'extension exorbitante que des penseurs trop vagues ont souvent attribuée aux mots langage, signe, etc. ; au point d'envisager l'ordre universel comme formant.. dans son ensemble, une sorte de langue naturelle, dont tous les éléments s'interprètent mutuellement. En écartant ces irrationnelles exagérations, qui ne peuvent qu'entraver la saine théorie du langage, je dois donc me borner à systématiser ici l'usage vulgaire, en restreignant le nom de signe à la liaison constante entre une influence objective et une impression subjective. Cette définition ne diffère de celle que j'ai d'abord indiquée que par sa forme plus abstraite et plus précise, comme le montre leur simple rapprochement direct. Tout mouvement qui rappelle une sensation est, en effet, essentiellement objectif, même quand il émane de l'organisme auquel s'adresse le signe ainsi produit.

Le dernier chapitre du volume précédent établit assez la théorie biologique du langage pour que je puisse ici me contenter d'y renvoyer. J'y dois seulement puiser la distinction principale, entre le langage involontaire auquel se bornent les animaux inférieurs, et le langage plus ou moins volontaire qui se développe chez tous les animaux supérieurs, même à partir du degré d'organisation où commence la pleine séparation des sexes. Dans le premier cas, les actes accomplis deviennent seuls les signes nécessaires des penchants qui les ont inspirés ou des projets qu'ils réalisent. Ce langage, auquel devrait exclusivement appartenir le nom de langage d'action est spontanément entendu de tous les êtres semblablement organisés. Mais il peut toujours être aussi compris essentiellement par tous les animaux plus élevés, d'après le fond commun d'organisation qui rapproche toutes les natures vivantes, dont l'élévation graduelle ne résulte jamais que d'un simple perfectionnement ou développement de ces attributs généraux. Néanmoins, quelle que soit l'importance de ce premier langage, il ne doit être ici considéré que comme la base naturelle du second, seul objet de ce chapitre.

En tant que volontaire, celui-ci est toujours artificiel, même chez les animaux, qui tous en modifient, de la même manière que nous, l'institution habituelle. Car, ils savent aussi changer, conformément

à leurs exigences, extérieures ou intérieures, la liaison ordinaire entre le mouvement et la sensation dont le concours produit chacun de leurs signes. L'institution de ceux-ci ne peut cependant devenir jamais arbitraire, sous peine de manquer sa destination principale, même comme moyen de liaison personnelle, et surtout quant à la communication domestique ou sociale. Ma théorie cérébrale indique comment ces signes volontaires acquièrent naturellement la fixité convenable, d'après leur origine élémentaire dans les signes involontaires, graduellement décomposés et simplifiés, sans cesser d'être intelligibles. C'est ainsi que s'établit nécessairement la liaison normale entre la vraie théorie sociologique du langage et sa simple théorie biologique. En effet, les signes volontaires sont toujours de véritables institutions sociales, puisqu'ils furent primitivement destinés aux communications mutuelles. S'ils, s'appliquent ensuite au perfectionnement de l'existence individuelle, surtout mentale, cette propriété indirecte, qui reste presque bornée à l'espèce humaine, n'aurait jamais suffi pour déterminer leur formation. L'ancienne philosophie ne lui accordait une vicieuse prépondérance que faute de pouvoir se placer, au point de vue social. Outre que ce langage volontaire est réellement le seul qui doive nous intéresser directement, il comporte seul un progrès décisif, à mesure que la société se complique et s'étend. Il ne semble particulier à l'humanité que d'après notre socialité supérieure.

Tous les vrais naturalistes, et surtout Georges Leroy, ont d'ailleurs reconnu que ce langage volontaire et perfectible se développe aussi chez les autres animaux supérieurs. Chaque espèce y institue, suivant son organisation et sa situation, sa langue naturelle, toujours intelligible essentiellement pour les races plus élevées, et même comprise aussi par les êtres moins éminents, quant aux degrés communs de vitalité. Un tel langage se perfectionne graduellement d'après l'essor successif des impulsions intérieures et des influences extérieures qui déterminèrent sa formation. Il ne parait immobile chez les animaux que faute d'un examen assez approfondi. Toutefois, en tant que toujours subordonné à la socialité correspondante, il comporte nécessairement les mêmes limites naturelles, et subit aussi de semblables entraves artificielles. Or, j'ai assez expliqué, dans le premier volume de ce traité, l'irrésistible fatalité qui borne à notre seule espèce la plénitude du développement social. L'essor spontané des autres sociétés animales se trouvant donc arrêté bientôt par la prépondérance humaine, il en doit être ainsi de leurs propres langues. Chacune d'elles a presque toujours atteint maintenant, et souvent depuis longtemps, l'extension compatible

avec l'ensemble des obstacles qui dominent l'espèce correspondante. Mais, puisque notre suprématie constitue ordinairement la plus puissante de ces entraves, on conçoit que, en la supposant supprimée ou même assez suspendue, un progrès appréciable ne tarderait pas à démentir cette immobilité chimérique des langues et des sociétés animales. Tout concourt donc à démontrer que la vraie théorie générale du langage est essentiellement sociologique, quoique son origine normale soit nécessairement biologique. Elle doit, par conséquent, se construire surtout d'après le cas humain, qui, outre son intérêt prépondérant, peut seul assez dévoiler les lois correspondantes, comme pour toutes les études cérébrales.

A cet égard, plus encore qu'à tout autre, la connaissance positive de l'homme fournit l'unique moyen de pénétrer finalement la vraie nature des divers animaux. Mais il ne faut jamais oublier que la religion fut longtemps inverse entre ces deux études réelles. Sans les lumières irrécusables que nous fournit l'animalité, on n'aurait jamais écarté les vaines spéculations des métaphysiciens sur le langage humain, qu'ils se bornaient à considérer, d'une manière absolue, dans sa dernière complication, sauf quand ils lui cherchaient une source surnaturelle. Toutes ces questions insolubles se transforment ou se dissipent aussitôt qu'on cesse d'isoler l'humanité de l'ensemble des espèces qu'elle domine. Mais, outre ce grand service préliminaire, la comparaison zoologique comportera toujours un précieux office pour la théorie positive du langage humain, qu'elle peut seule rattacher convenablement à sa souche biologique. Car les signes volontaires puisent nécessairement leurs vraies racines dans les signes involontaires, dont l'étude doit même s'accomplir d'abord envers les moindres degrés d'animalité, où elle se trouve mieux dégagée de toute complication étrangère.

On peut ici vérifier spécialement la tendance générale de la sociologie à absorber finalement la biologie, comme je l'ai précédemment établi pour toutes les hautes questions vitales. Entre ces deux sciences normalement inséparables, la plus simple se borne toujours à préparer la plus compliquée, d'où elle doit ensuite attendre la seule résolution décisive que comportent les principaux problèmes de la vitalité. Quand la théorie positive du langage humain sera suffisamment construite, elle imprimera bientôt une féconde impulsion à l'ensemble des études, précieuses quoique empiriques, de la philologie actuelle. Or, la pleine maturité des notions obtenues ainsi ne se trouvera vraiment constatée que d'après leur aptitude nécessaire à faire surgir de nouvelles

lumières sur les moindres langues animales. C'est seulement alors que la philologie prendra finalement sa véritable constitution encyclopédique, par son indissoluble incorporation à la science universelle. Mais un tel point de vue ne doit habituellement prévaloir que dans le dernier volume de ce traité. Ici je me borne à fonder la théorie sociologique du langage sur sa théorie biologique, d'où il me reste encore à faire spécialement dériver la construction graduelle des signes volontaires d'après leurs racines involontaires.

Tous les signes artificiels dérivent primitivement, même dans notre espèce, d'une simple imitation volontaire des divers signes naturels qui résultent involontairement de l'existence correspondante. Cette origine spontanée peut seule expliquer à la fois leur formation et leur interprétation. Les mouvements qui les constituent doivent ordinairement, pour annoncer au-dehors les impressions intérieures, s'adresser de préférence aux sens susceptibles d'être affectés de loin. On serait ainsi conduit à distinguer trois sortes de langage, concernant respectivement l'odorat, la vue, et l'ouïe. Mais le premier sens est trop imparfait chez l'homme pour y susciter aucun véritable système de signes. Les espèces mieux organisées à cet égard ne pourraient même instituer un tel langage, faute d'en obtenir assez commodément les odeurs élémentaires, qui devraient presque toujours être puisées au-dehors. C'est donc seulement quand la communication se trouve interdite par toute autre voie que l'on peut, en cas d'urgence, recourir à l'olfaction. Alors, notre espèce, suppléant, par sa supériorité intellectuelle, à l'imperfection de son odorat, institue, en effet, d'ingénieux artifices pour transmettre ainsi jusqu'aux simples nuances du sentiment, lorsque ce commerce s'établit entre deux êtres assez sympathiques. Le langage des fleurs, encore usité chez les Orientaux, ne s'adresse pas seulement à la vue, comme on le croit d'ordinaire, mais aussi et surtout à l'odorat. Néanmoins, je ne devais ici mentionner un tel système de signes que pour mieux caractériser, par un contraste spontané, la condition fondamentale de tout véritable langage, la reproduction assez facultative de ses éléments naturels d'après des mouvements liés primitivement aux passions communiquées.

Suivant ce principe évident, l'organe cérébral du langage ne peut jamais employer que deux systèmes de signes extérieurs, dont l'un s'adresse à la vue, et l'autre à l'ouïe. Chacun d'eux a des avantages qui lui sont propres, et en vertu desquels tous deux sont usités concurremment chez les animaux supérieurs. Leur application caractéristique aux plus puissantes émotions suscite

partout une certaine ébauche spontanée de l'essor esthétique, en faisant surgir les deux arts fondamentaux, la mimique et la musique, dont la source distincte n'empêche pas la combinaison naturelle. De ces deux souches spontanées résultent ensuite tous nos signes artificiels, à mesure que la communication affective s'affaiblit par l'extension des rapports sociaux, pour laisser prévaloir de plus en plus la transmission intellectuelle, comme l'indique déjà mon discours préliminaire. Cette altération croissante conduit enfin, chez les populations très civilisées, à renverser totalement l'ordre naturel, en persuadant, au contraire, que l'art dérive du langage. Mais tout le règne animal témoigne aussitôt contre cette aberration théorique, en montrant les gestes et les cris employés bien davantage à communiquer les affections qu'à transmettre les notions, ou même à concerter les projets. Un pareil contraste se manifeste parmi nous quand l'existence sociale s'y borne aux relations domestiques ou à de faibles rapports politiques. D'après le développement de notre activité et l'extension correspondante de notre société, la partie intellectuelle, à la fois théorique et pratique du langage humain, dissimule graduellement la source affective, et par conséquent esthétique, d'où il résulte toujours, et dont la trace ne se perd jamais. En effet, l'intime solidarité qui lie les trois parties de toute existence cérébrale ne permet point de transmettre des pensées ni de concerter des actions sans communiquer aussi les affections qui les dominent. L'impulsion affective, d'ailleurs égoïste ou altruiste, n'est pas seulement indispensable à la contemplation et à la méditation, soit pour diriger leur cours, soit afin de soutenir leur énergie. Il faut étendre aussi la même loi cérébrale à la dernière fonction intellectuelle, en considérant toujours l'expression comme inspirée et maintenue par une affection quelconque, jusque dans les cas où elle semble bornée à une simple exposition scientifique ou technique. Cette nécessité s'y fait d'autant mieux sentir qu'une telle fonction mentale exige, plus que les précédentes, des efforts musculaires, où l'innervation a besoin d'être spécialement entretenue d'après les réactions affectives.

Au début de toute évolution humaine, individuelle ou collective, la mimique prévaut longtemps sur la musique, comme chez la plupart des animaux. Outre les avantages propres aux signes visuels, cette prédilection spontanée résulte de ce que les mouvements qui les produisent sont à la fois plus faciles à renouveler et mieux liés aux affections correspondantes. Toutefois, la fugacité naturelle de l'expression mimique conduit bientôt à modifier profondément l'art fondamental, afin d'en fixer les résultats essentiels, quoiqu'en diminuant leur énergie esthétique.

C'est ainsi que la mimique primitive tombe graduellement en désuétude, quand elle a suffisamment engendré les deux principaux arts de la forme, d'abord la sculpture, et ensuite la peinture. La partie visuelle du langage humain finit par dériver essentiellement de ceux-ci, et surtout du dernier, sans toutefois que l'origine indirecte puisse jamais cesser d'y devenir appréciable aux philosophes positifs. Si toute écriture provient d'abord d'un vrai dessin, tout dessin est aussi destiné primitivement à perpétuer une attitude expressive.

En considérant maintenant la seconde source fondamentale du langage, on explique aisément la préférence que l'expression musicale acquiert bientôt, et développe de plus en plus, sur l'expression mimique, d'abord prépondérante. Quoique les sons se reproduisent moins aisément que les formes, et sans qu'ils soient autant liés à nos principales affections, leur plus grande indépendance des temps et des lieux les rend mieux aptes aux communications peu distantes, entre tous ceux qui sont assez exercés à leur formation volontaire. Aussi les animaux eux-mêmes en font-ils beaucoup d'usage, jusque dans les classes dépourvues d'appareil vocal proprement dit, comme on le voit chez tant d'insectes. Mais ce précieux tuyau, qui semble d'abord ne pouvoir assister que la vie végétative, fournit aux animaux supérieurs le meilleur moyen d'agrandir l'existence cérébrale par des communications mutuelles qui peuvent en retracer les moindres nuances. Quoique les oiseaux nous montrent journellement d'admirables exemples de la supériorité que comporte partout un tel mode de transmission, sa moindre spontanéité rend l'essor collectif encore plus nécessaire à son perfectionnement qu'à celui de l'expression mimique. On commettrait une erreur presqu'autant contraire au véritable esprit philosophique si l'on supposait immuable le chant des divers animaux, qu'en regardant les hommes comme ayant toujours parlé de même qu'aujourd'hui. D'après le volume précédent, toute espèce animale constitue réellement un Grand-Être plus ou moins avorté, par un arrêt de développement dû surtout à la prépondérance humaine. En appliquant ici cette conception fondamentale, chaque musique animale devient, comme la nôtre, une production collective, qui caractérise l'espèce correspondante, où elle se perfectionne graduellement, d'après une lente élaboration, tant successive que simultanée. Les limites de ce progrès résultent partout de l'ensemble des obstacles, surtout humains, qui bornent tous les autres développements de l'animalité. Ainsi, le point de vue social doit tellement prévaloir dans la théorie positive du langage,

principalement oral, qu'on ne saurait même la comprendre autrement envers les animaux.

Pour mieux apprécier cette prépondérance finale de l'expression vocale sur l'expression mimique, il importe d'y remarquer aussi deux propriétés essentielles, trop méconnues ordinairement, l'une statique, l'autre dynamique. La première consiste dans l'intime dépendance de l'appareil correspondant envers le cerveau, d'où proviennent directement ses principaux nerfs. Aucune autre partie du système musculaire n'est autant liée au centre nerveux. Elle était donc la plus propre à fournir des signes capables de bien exprimer nos émotions et nos pensées, même les Plus délicates. Nulle espèce supérieure ne dut éprouver beaucoup d'embarras à découvrir une telle aptitude, spontanément indiquée déjà par les cris qu'arrachent la douleur et la joie. En second lieu, je dois ici rappeler, d'après mon premier volume, le privilège évident, quoique inaperçu jusqu'ici, que présente l'expression orale, comparée surtout à l'expression mimique, de comporter naturellement un véritable monologue, où chacun s'adresse à lui-même. Cette propriété complète l'ensemble des caractères qui motivent la prépondérance presque universelle d'un tel système de signes chez tous les animaux supérieurs, et d'après laquelle les autres modes de communication ne sont qualifiés de *langage* que par une extension métaphorique. On conçoit, en effet, combien un tel avantage permet de se familiariser profondément avec un procédé d'expression qui comporte seul un exercice solitaire. Par là se trouve bientôt compensée la moindre spontanéité qu'offrait d'abord le mode musical, comparativement au mode mimique.

C'est ainsi que, parmi toutes les populations humaines, le langage visuel, qui d'abord prévalait, finit par devenir un simple auxiliaire du langage auditif, comme chez la plupart des animaux supérieurs. Tel devait être l'état normal du système d'expression le mieux adapté à une existence où, l'affection dominant toujours l'intelligence, les signes qui conviennent le plus à celle-ci doivent se subordonner à ceux que l'autre préfère. Mais, outre cette assistance continue, le langage visuel a primitivement exercé sur le langage auditif une réaction plus profonde et moins sentie, qui concourt puissamment à la constitution définitive du langage humain, dont elle fournit le meilleur caractère distinctif.

A mesure que notre évolution sociale développa notre esprit, théorique ou pratique, et diminua la prépondérance initiale de l'affection, le sens qui fournit le plus à l'intelligence dut

graduellement modifier le langage relatif au sens le mieux accessible au sentiment. Cette influence nécessaire à dû rendre la langue primitive plus analytique et moins esthétique, afin de pouvoir embrasser les notions qui concernent l'ordre extérieur et notre constante réaction sur lui. Une telle modification à même agrandi beaucoup le premier domaine de l'art, quoiqu'en diminuant son énergie. En effet, le vrai langage musical ne saurait comporter directement ce vaste champ d'expression qui comprend les *images* proprement dites, toujours liées d'abord à des impressions purement visuelles. Il faut donc que cette langue trop synthétique se décompose assez pour admettre des nuances susceptibles de s'associer convenablement à de telles sensations, en suppléant à l'observation par l'imagination. Rien n'empêche, au fond, que des sons puissent rappeler commodément des formes, pourvu que leur liaison, même artificielle, devienne suffisamment habituelle. L'expérience journalière nous montre, chez les enfants, et même parmi les animaux, combien il est facile d'instituer une telle association. Alors le langage initial s'enrichit beaucoup pour l'intelligence, sans perdre son aptitude esthétique, malgré l'inévitable affaiblissement de son énergie musicale. L'imagination proprement dite y puise même une nouvelle activité, d'après un exercice presque continu, parfaitement conforme à sa nature ; car les impressions visuelles ne fournissent à cette fonction composée que de simples éléments, sans assister jamais son accomplissement cérébral. On sait, au contraire, que pour mieux imaginer, soit esthétiquement, soit même scientifiquement, il convient de fermer les yeux. Ainsi, la musique, quand elle est assez modifiée, doit naturellement devenir plus favorable que la mimique à l'essor réel de notre imagination.

La première modification profonde qu'éprouvent à la fois l'art et le langage, d'après cette réaction croissante des signes visuels sur les signes auditifs, consiste à décomposer la musique primitive en deux branches distinctes, qui bientôt se séparent nettement, quoique leur affinité persiste. Tandis que la plus affective garde la dénomination initiale, la plus intellectuelle constitue la poésie proprement dite. Mais la seule étymologie du mot *musique* suffirait, outre l'ensemble des témoignages que fournit toute l'antiquité, pour indiquer toujours quel fut le vrai caractère de l'art primordial, où la poésie resta longtemps absorbée dans la musique. Quand elle s'en dégagea, ce fut surtout afin de mieux seconder l'influence sacerdotale, qui devint le principal moteur de leur irrévocable séparation, dès lors consacrée par une religion où la musique proprement dite se subordonna bientôt à la poésie théocratique. Cette nouvelle coordination obtint de plus en plus

l'assentiment universel, à mesure que l'essor intellectuel, tant théorique que pratique, fit sentir le besoin d'un langage moins synthétique, où les notions et les entreprises pussent être mieux formulées. Malgré la diminution nécessaire que subit ainsi l'énergie esthétique, l'art acquit en généralité fort au delà de ce qu'il perdit en intensité. En vertu de cette plénitude supérieure, la poésie est bientôt devenue partout le premier de tous les beaux-arts, parmi lesquels la musique, quoique plus expressive, occupe seulement le second rang, à la tête des arts spéciaux, tous subordonnés à l'art général. Telle est la source historique de la constitution finale propre à notre série esthétique, et dogmatiquement établie dans mon discours préliminaire. Cette séparation entre la poésie et la musique, et l'inversion qu'éprouve ainsi leur coordination primitive, doivent être regardées comme les principaux caractères qui distinguent profondément le vrai langage humain de toutes le autres langues animales. Le renversement analogue qui s'accomplit d'abord entre la musique primitive et la mimique initiale n'est point, en effet, particulier à notre espèce : la plupart des animaux supérieurs y parviennent de la même manière que nous. Mais aucune de leurs races ne peut atteindre jusqu'à cette décomposition plus délicate qui sépare le simple langage poétique du pur langage musical, seul convenable aux natures dont l'intelligence se développe trop peu.

Le « Catéchisme positiviste »

Retour à la table des matières

Véritable synthèse et condensé des thèses Positivistes, le Catéchisme, paru en 1852, appartient à la dernière période de Comte, période désignée d'ailleurs comme étant la « seconde » (après la « coupure » de 1845) et qui est en fait la troisième, si on divise la vie intellectuelle de Comte comme suit : 1º 1817-1827, recherches de jeunesse ; 2º 1827-1840, élaboration de la philosophie ; 3º 1845-1857, élaboration du positivisme en tant que système religieux. Le Catéchisme est un manuel positiviste destiné aux femmes et aux prolétaires. Les idées précédemment élaborées dans le Cours et dans le Système y sont reprises et organisées en un ordre nouveau.

En tant que philosophie définitive, et selon les propos paroles de Comte, le positivisme se fonde sur l'espérance que « les serviteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'HUMANITÉ viennent prendre dignement la direction générale des affaires terrestres, pour construire enfin la vraie providence, morale, intellectuelle, et matérielle » (Préface, p. 1). Construire, tel est le mot essentiel, mais construire avec le « véritable esprit de notre temps ». Critiquant l' « état arriéré » des conservateurs autant que la « simplicité » des révolutionnaires, Comte réaffirme l'efficacité du positivisme.

Exposition sommaire de la religion de l'Humanité, le Catéchisme positiviste replace toutes les conceptions positivistes depuis les propositions fondamentales en allant jusqu'à l'utopie. La théorie de la religion positive, son histoire, ses éléments principaux : dogme, culte et régime, sont traités systématiquement et enseignes par un membre du Pouvoir spirituel à une Femme. L'ouvrage tel qu'il a été publié par Comte, aurait dû être par lui remanié (ce qu'ont fait nombre de ses disciples); l'ensemble comporte trois parties: Dogme, Culte et Régime; Comte avait envisagé d'intercaler dans le dogme le culte et donc d'exposer successivement : l'étude synthétique du Grand Être, le culte, l'étude analytique du Grand Être avec les six sciences fondamentales (voir la Préface p. X du quatrième tome du Système, 1854). Mais, si l'on retient la première édition (la seule du vivant de Comte), le plan général de l'œuvre se présente de la façon suivante (voir tableau ci-contre).

Comte explique ainsi l'emploi du terme religion pour désigner sa doctrine, alors qu'elle rejette toute croyance surnaturelle - le terme

religion, indiquant l'état de complète unité qui doit caractériser notre existence, équivaut au terme synthèse : « La religion consiste donc à régler chaque nature individuelle et à rallier toutes les individualités ». Le dogme de cette religion est la connaissance de l'ordre, objectif et subjectif, auquel tous les événements sont soumis. Le culte est, non pas théorique et lié à l'intelligence comme le dogme, mais affectif, tandis que notre régime est pratique : vie spéculative, vie affective et vie active s'harmonisent mutuellement.

Partie	Entretien nº	
Introduction	1er entretien:	Théorie générale de la religion.
Première partie:	2e entretien :	Ensemble du dogme.
	3e entretien :	Ordre extérieur, d'abord matériel, puis vital.
	4e entretien:	Ordre humain, d'abord social, puis moral.
Deuxième partie : Explication du culte	5e entretien:	Ensemble du culte.
	6e entretien:	Culte privé.
	7e entretien:	Culte public.
Troisième partie : Explication du régime	8e entretien:	Ensemble du régime.
	9e entretien :	Régime privé.
	10e entretien :	Régime public.
Conclusion : Histoire générale de la religion	11e entretien:	Passé fétichique et théocratique commun à tous les peuples.
	12e entretien :	Transition propre à l'Occident.

CATÉCHISME POSITIVISTE

ENSEMBLE DU DOGME

Retour à la table des matières

La Femme. Je comprends ainsi, mon père, ce qui m'a fait suspendre au début votre enchaînement hiérarchique, que je vous prie maintenant de poursuivre jusqu'au bout, sans craindre aucune interruption nouvelle, qui m'empêcherait de saisir assez la filiation générale.

Le Prêtre. Votre objection, d'ailleurs très naturelle, sert ici, ma fille, à mieux marquer notre premier pas encyclopédique, type nécessaire de tous les autres, qui dès lors s'accompliront plus rapidement, comme envers une échelle quelconque. J'espère que vous descendrez sans effort de chaque science à la suivante, sous la même impulsion qui vient de vous conduire de la morale à la sociologie, en consultant toujours la subordination naturelle des phénomènes correspondants.

Ce principe fondamental vous fait d'abord sentir que l'étude systématique de la société exige la connaissance préalable des lois générales de la vie. En effet, les peuples étant des êtres éminemment vivants, l'ordre vital domine nécessairement l'ordre

social, dont l'état statique et l'essor dynamique se trouveraient profondément altérés si notre constitution cérébrale, ou même corporelle, changeait notablement. Ici, le double accroissement de généralité et de simplicité devient pleinement irrécusable. C'est ainsi que la sociologie, instituée d'abord par la morale, institue, à son tour, la BIOLOGIE, qui d'ailleurs présente aussi des relations directes avec la science principale. Ne devant étudier la vie que dans ce qu'elle offre de commun à tous les être qui en jouissent, les, animaux et les végétaux forment son domaine propre, quoiqu'elle soit finalement destinée à l'homme, dont elle ne peut qu'ébaucher grossièrement la véritable étude. Ainsi conçue, elle apprécie judicieusement les fonctions corporelles d'après les existences où elles se trouvent spontanément dégagées de toute complication supérieure. Quand cette institution logique l'expose à la dégénération académique en insistant trop sur des êtres ou des actes insignifiants, la discipline philosophique doit la ramener au régime normal, sans jamais entraver une marche indispensable à ses recherches.

Entre ces trois premières sciences, il existe une telle connexité que le nom de la moyenne me sert à désigner leur ensemble, dans le tableau encyclopédique que j'ai composé *(voyez le tableau ci-après)* pour vous faciliter l'appréciation générale de la hiérarchie positive. Car la sociologie peut être aisément conçue comme absorbant la biologie à titre de préambule, et la morale à titre de conclusion. Quand le mot *Anthropologie* sera plus et mieux usité, il deviendra préférable pour dette destination collective, puisqu'il signifie littéralement *Étude de l'homme.* Mais on devra longtemps employer ici le nom de *sociologie,* afin de caractériser davantage la principale supériorité du nouveau régime intellectuel, consistant surtout dans l'introduction encyclopédique du point de vue social, essentiellement étranger à l'ancienne synthèse.

Les êtres vivants sont nécessairement des corps, qui, malgré leur plus grande complication, suivent toujours les lois plus générales de l'ordre matériel, dont l'immuable prépondérance domine tous leurs phénomènes propres, sans toutefois annuler jamais leur spontanéité. Un troisième pas encyclopédique, pleinement analogue aux précédents, subordonne donc la biologie, et, par suite, la sociologie avec la morale, à la grande science inorganique que j'ai nommée COSMOLOGIE. Son vrai domaine consiste dans l'étude générale de la planète humaine, milieu nécessaire de toutes les fonction supérieures, vitales, sociales, et morales. Elle serait donc mieux qualifiée par le mot Géologie, qui

présente directement une telle signification. -Mais l'anarchie académique a tellement dénaturé cette expression que le positivisme doit renoncer à l'employer, jusqu'à la prochaine élimination de la prétendue science qu'on en a décorée. Alors on pourra mieux suivre les lois du langage, -en appliquant, à l'ensemble des études inorganiques, une dénomination plus exacte, dont la nature concrète doit même rappeler davantage le besoin d'apprécier chaque existence dans le cas le moins compliqué.

HIÉRARCHIE THÉORIQUE DES CONCEPTIONS HUMAINES

ou tableau synthétique de l'ordre universel
d'après uns échelle encyclopédique a cinq ou sept degrés

PHILOSOPHIE POSITIVE ou Connaissance systématique de l'Humanité

DIVISION DOGMATIQUE	ÉTUDE DE LA TERRE ou COSMOLOGIE	Abstraite, ou Étude fondamentale de l'existence universelle (d'abord numérique, puis géométrique, et enfin mécanique).		1º MATHÉMATIQUE			SCIENCE PRÉLIMINAIRE ou PHILOSOPHIE NATURELLE (Ordre extérieur.)
		Concrète ou Étude directe de l'ordre matériel		2º PHYSIQUE	céleste, ou ASTRONOMIE		
					terrestre	générale, ou PHYSIQUE (proprement dite)	
						spéciale, ou CHIMIE	
	ÉTUDE DE L'HOMME ou SOCIOLOGIE	Préliminaire, ou Étude générale de l'ordre vital		3º BIOLOGIE			
		Finale, ou Étude directe de l'ordre humain	Collectif	4º SOCIOLOGIE (proprement dite).			SCIENCE FINALE ou PHILOSOPHIE MORALE (Ordre humain.)
			individuel.	5º MORALE			

DIVISION HISTORIQUE

Paris, le 10 Dante 64 (samedi 24 juillet 1852).

AUGUSTE COMTE,
Auteur du Système de *philosophie positive* et du Système de politique positive. (10, rue Monsieur-le-Prince.)

(Catéchisme positiviste, édition apostolique, page 166.)

Je bornerais ici l'opération encyclopédique, sans décomposer aucunement la cosmologie, si je n'avais en vue que l'état final de la raison humaine, qui devra contracter les sciences inférieures et dilater les supérieures. Mais il faut aussi pourvoir maintenant aux besoins spéciaux de l'initiation occidentale, dont l'équivalent essentiel se reproduira toujours dans chaque évolution individuelle. Ce double motif m'oblige à distinguer, en cosmologie, deux sciences également fondamentales, dont l'une, sous le nom génerai de *PHYSIQUE,* étudie directement *l'ensemble de l'ordre matériel. L'autre,* plus simple et plus, générale, justement qualifiée de MATHÉMATIQUE, sert de base nécessaire à celle-ci, et dès lors à tout l'édifice théorique, en appréciant d'abord l'existence la plus universelle, réduite aux seuls phénomènes qui se retrouvent partout. Sans cette décomposition, on ne concevrait point l'essor spontané de la philosophie positive, qui ne put commencer que par une telle étude, que son perfectionnement plus rapide fit d'abord regarder comme la science unique. Quoique son nom rappelle beaucoup trop ce privilège initial, depuis longtemps effacé, on devra le conserver jusqu'à ce que la supériorité naturelle de ce type scientifique et logique ait assez réglé l'essor populaire des lois encyclopédiques. Alors une dénomination moins vague et mieux construite pourra caractériser son vrai domaine, afin de comprimer systématiquement l'aveugle ambition théorique de ses adeptes trop exclusifs.

Quoi qu'il en soit, vous devez reconnaître la nécessité de descendre jusque-là pour trouver à l'échelle encyclopédique une base spontanée, qui puisse ériger son ensemble en prolongement graduel de la raison commune. En effet, la physique elle-même, beaucoup plus simple que les autres sciences, ne, l'est point encore assez. Ses inductions propres ne peuvent être systématisées qu'à l'aide de déductions plus générales, comme partout ailleurs ; seulement ce besoin logique et scientifique s'y fait moins sentir. Ce n'est qu'en mathématique qu'on peut induire sans avoir d'abord déduit, d'après l'extrême simplicité de son domaine, ou l'induction devient souvent inaperçue ; au point que les géomètres académiques n'y voient que des déductions, dès lors inintelligibles, faute de source. Il ne peut exister nulle part de convictions vraiment inébranlables que celles qui reposent finalement sur cet immuable fondement de toute la philosophie positive. Telle sera toujours la terminaison nécessaire de l'enchaînement subjectif d'après lequel chaque bon esprit animé d'un cœur honnête pourra sans cesse instituer, comme je viens de le faire, la série fondamentale des cinq principaux degrés encyclopédiques.

La Femme. J'attribue, mon père, à cette réaction du sentiment sur l'intelligence la facilité que j'éprouve à suivre une telle opération, que j'avais tant redoutée d'abord. Constamment préoccupé de la morale, seule base solide de sa juste influence, mon sexe attachera toujours beaucoup de prix à lui procurer enfin des fondements systématiques, qui puissent résister aux sophismes des mauvaises passions. Aujourd'hui surtout, nous sommes alarmées en contemplant les ravages moraux déjà produits par l'anarchie intellectuelle, qui menace de dissoudre prochainement tous les liens humains, si des convictions irrésistibles ne préviennent enfin son ascendant spontané. Les vrais philosophes peuvent donc compter sur le secret concours et l'intime reconnaissance de toutes les dignes femmes, quand ils reconstruisent la morale sur des fondements positifs, afin de remplacer irrévocablement ses bases surnaturelles, dont la décrépitude est trop évidente. Celles qui sentiront, comme je le fais maintenant, la nécessité de descendre pour cela jusqu'aux sciences les plus abstraites, sauront apprécier convenablement ce secours inespéré que la raison vient enfin procurer à l'amour. Je comprends ainsi pourquoi le tableau encyclopédique que je vais étudier procède en sens inverse de l'exposition qu'il résume. Car il faut surtout se familiariser avec cet ordre ascendant, suivant lequel se développeront toujours les diverses conceptions positives. En l'instituant comme vous venez de le faire, vous avez dissipé la principale répugnance qu'inspire naturellement aux femmes une marche trop abstraite, qu'elles virent jusqu'ici conduire si souvent à la sécheresse et à l'orgueil. Maintenant que je puis toujours apercevoir et rappeler le but moral de toute l'élaboration scientifique, et les conditions propres à chacune de ses phases essentielles, je n'aurai pas moins de satisfaction à monter qu'à descendre votre échelle encyclopédique.

Le Prêtre. Cette alternance vous deviendra plus facile, ma fille, si vous remarquez que, dans les deux sens, la course théorique pourra suivre le même principe, en procédant sans cesse d'après le décroissement de généralité. Il suffit, pour cela, de rapporter la série fondamentale tantôt aux phénomènes eux-mêmes, tantôt à nos propres conceptions, suivant que son usage doit être objectif ou subjectif. En effet, les notions morales comprennent nécessairement toutes les autres, que nous en tirons par des abstractions successives. C'est surtout en cela que consiste leur complication supérieure. La science correspondante offre donc plus de généralité subjective que toutes les études inférieures. Au contraire, les phénomènes mathématiques ne sont les plus

généraux que comme étant les plus simples. Leur étude présente donc plus de généralité objective, mais moins de généralité subjective qu'aucune autre. Seule applicable à toutes les existences appréciables, c'est aussi celle qui fait le moins connaître les êtres correspondants, dont elle ne peut dévoiler que les lois les plus grossières. Tous les cas intermédiaires offrent, à de moindres degrés, ce double contraste entre la mathématique et la morale.

Mais, soit qu'on monte ou qu'on descende, la course encyclopédique représente toujours, la morale comme la science par excellence, puisqu'elle est à la fois la plus utile et la plus complète. C'est là que l'esprit théorique, ayant perdu graduellement son abstraction initiale, vient s'unir systématiquement à l'esprit pratique, après avoir achevé toutes ses préparations indispensables. Aussi la sagesse publique, régularisée par le positivisme, fera-t-elle respecter toujours l'admirable équivoque, tant déplorée chez nos pédants, qui, là seulement, confond l'art et la science sous une même dénomination.

Cette confusion apparente procure à la science morale un heureux équivalent de la discipline qui, partout ailleurs, prévient ou corrige les divagations théoriques propres à la culture ascendante. En effet, la règle générale consiste à restreindre chaque phase encyclopédique au développement nécessaire pour préparer le degré suivant ; en réservant d'ailleurs au génie pratique les études plus détaillées qu'il jugerait spécialement convenables. Malgré les déclamations académiques, on sait maintenant qu'une telle discipline consacre toutes les théories vraiment intéressantes, en n'excluant que les puérilités scientifiques, dont la répression est aujourd'hui, prescrite Par les besoins combinés de l'esprit et du cœur. Or, cette règle, si précieuse partout ailleurs, échoue nécessairement envers la science placée au sommet de l'échelle encyclopédique.

Si les théories morales étaient autant cultivées que les autres, leur complication supérieure les exposerait, vu cette indiscipline spéciale, à des divagations plus fréquentes et plus nuisibles. Mais le cœur vient alors guider mieux l'esprit, en rappelant davantage l'universelle subordination de la théorie à la pratique, d'après un titre heureusement ambigu. Les philosophes doivent, en effet, étudier la morale dans la même disposition que les femmes, afin d'y puiser les règles de notre conduite. Seulement leur science déductive procure aux inductions féminines une généralité et une cohérence qu'elles ne pourraient autrement acquérir, et qui

pourtant deviennent presque toujours indispensables à l'efficacité publique, ou même privée, des préceptes moraux.

La Femme. Le vrai régime théorique étant ainsi constitué, je vous prie, mon père, de terminer ce long et difficile entretien en caractérisant les propriétés générales de votre série encyclopédique, considérée désormais dans le sens ascendant, qui me sera bientôt familier. Y aperçois spontanément les dangers intellectuels et moraux propres à cette culture objective, tant qu'elle resta dépourvue de la discipline subjective que vous venez de m'expliquer. Alors la succession nécessaire des diverses phases encyclopédiques obligea provisoirement le génie scientifique à suivre un régime de spécialité dispersive, directement contraire à la pleine généralité qui doit caractériser les vues théoriques. De là durent résulter de plus en plus, chez les savants surtout, et par suite même dans le public, d'une part le matérialisme et l'athéisme, d'une autre part le dédain des affections tendres et la désuétude des beaux-arts. Je sais, depuis longtemps, combien, sous tous ces aspects, le vrai positivisme, loin d'offrir aucune solidarité réelle avec son préambule scientifique, en constitue, au contraire, le meilleur correctif. Mais je ne saurais saisir seule les attributs essentiels que je dois maintenant apprécier dans l'ensemble de votre hiérarchie théorique.

Le Prêtre. Réduisez-les, ma fille, à deux. principaux, qui correspondent à sa double destination générale, également subjective et objective, ou plutôt ici, logique et scientifique, suivant qu'on y considère surtout la méthode ou la doctrine.

Sous le premier aspect, la série encyclopédique indique à la fois la marche nécessaire de l'éducation théorique et l'essor graduel du vrai raisonnement. Principalement déductive dans son berceau mathématique, où les inductions indispensables sont presque toujours spontanées, la méthode positive devient de plus inductive à mesure qu'elle aborde des spéculations plus éminentes. Dans cette longue élaboration, il faut distinguer quatre degrés essentiels, où la complication croissante des phénomènes nous fait successivement développer l'observation, l'expérience, la comparaison, et la filiation historique. Chacune de ces cinq phases logiques, y compris le début mathématique, absorbe spontanément toutes les précédentes, d'après la subordination naturelle des phénomènes correspondants. La saine logique devient ainsi complète, et dès lors systématique, aussitôt que l'essor décisif de la sociologie fait surgir la méthode historique, comme la biologie

avait auparavant institué l'art comparatif après que la physique eut assez développé l'observation et l'expérience.

Une heureuse ignorance dispense aujourd'hui votre sexe des démonstrations philosophiques par lesquelles le positivisme s'efforce de convaincre les hommes que l'on ne peut apprendre à raisonner qu'en raisonnant, avec certitude et précision, sur des cas nettement appréciables. Ceux qui sentent le mieux que tout art doit s'apprendre par le seul exercice, écoutent encore les sophistes qui leur enseignent à raisonner, ou même à parler, en ne raisonnant ou parlant que sur le raisonnement ou la parole. Mais, quoiqu'on vous ait appris la grammaire, et peut-être la rhétorique, on vous a du moins épargné la logique, la plus ambitieuse des trois études scolastiques. Dès lors, votre propre raison, heureusement cultivée sous votre cher Molière, a bientôt apprécié les deux autres puérilités classiques. Fortifiée maintenant par des convictions systématiques, vous n'hésiterez point à railler convenablement les Trissotins qui voudraient vous enseigner l'art déductif, sans en avoir jamais fait eux-mêmes le moindre usage mathématique. Chaque partie essentielle de la méthode positive devra toujours s'étudier surtout dans la doctrine scientifique qui la fit d'abord surgir.

La Femme. Cette première appréciation ne ni offrant, heureusement, aucune difficulté, puisque je ne vois là que du bon sens, je vous prie, mon père, de passer immédiatement à la seconde propriété générale de votre série encyclopédique.

Le Prêtre. Elle consiste, ma fille, dans la conception systématique de l'ordre universel, comme vous l'indique le second titre de notre tableau. Depuis l'ordre matériel jusqu'à l'ordre moral, chaque ordre s'y superpose au précédent, suivant cette loi fondamentale, suite nécessaire du vrai principe hiérarchique *: Les plus nobles phénomènes sont partout subordonnés aux plus grossiers.* C'est la seule règle véritablement universelle que puisse nous dévoiler l'étude objective du monde et de l'homme. Ne pouvant aucunement dispenser de lois moins étendues, elle ne saurait suffire pour constituer jamais la stérile unité extérieure que cherchèrent vainement tous les philosophes, depuis Thalès jusqu'à Descartes.